COMMUNISTE ANARCHISTE

SUISSE ET ITALIE

ABONNEMENTS: Une année, fr. 3 .--; Six mois, fr. 1.50 Le numéro: 5 centimes

Adresser lettres et communications :

RUE DES SAVOISES, 6

GENÈVE (Suisse)

UNION POSTALE UNIVERSELLE ABONNEMENTS: Une année, fr. 5 .- ; Six mois, fr. 2.50

Le numéro: 10 centimes

Grève générale et insurrectionnelle

Je voudrais attirer l'attention des révolu-tionnaires sur un problème, essentiel à mon avis, et qui me semble par trop négligé: c'est celui de l'alimentation publique, spécialement dans les grandes villes, en temps de révolution et immédiatement après.

Pendant longtemps l'idée préconçue d'une surabondance de produits, tant agricoles qu'in-dustriels qu'il suffirait de répartir de façon égale pour que tous en aient une portion de beaucoup supérieure à leurs besoins, eut cours parmi les subversifs et notamment parmi les anarchistes.

Devant les magasins regorgeant de denrées alimentaires, l'individu affamé est tout naturellement incliné à croire qu'il y a là une quantité excessive de marchandise et ne songe point aux nombreux meurt-de-faim et innombrables mal nourris entre qui tout cela devrait se répartir - et l'agitateur voit sans doute dans le contraste de la misère et de l'opulence, des ventres-creux et des va-nu-pieds et les entrepôts pleins de marchandises inutilisées, un moyen efficace de propagande.

Je me souviens d'avoir lu qu'une fois la révolution faite, on pourrait demeurer des années sans travailler avant d'avoir consommé

les produits accumulés!!!

Or, il est clair que si l'on devait faire la révolution avec des idées semblables, la réorganisation de la production serait remise aux calendes, on consommeralt et gaspillerait sans aucune mesure... et l'on irait au-devant d'une catastrophe certaine.

En réalité, la production actuelle est réglée par la puissance d'achat des consommateurs et partant, les produits qui paraissent abondants aujourd'hui parce que la grande majorité réussit à peine à satisfaire à ses plus impérieuses nécessités, seraient insuffisants lorsque tous auraient un droit égal à satisfaire leurs besoins.

Les réserves sont minimes, car les propriétaires ne laissent produire que ce qu'ils espèrent écouler à un prix rémunérateur; on voit ainsi que le plus grand dommage imputable au capitalisme n'est pas tant celui de contraindre les travailleurs à entretenir une classe de parasites, comme de créer une pénurie artificielle, limitant la production au point où les capitalistes estiment obtenir un plus large bénéfice.

En somme, il suffirait d'une année ou deux de mauvaise récolte pour qu'il y eût péril grave, qu'une partie de la population sur une partie quelconque du globe meure de faim par insuffisance réelle de vivres.

Si la grève générale expropriatrice, soit la révolution sociale ne doit pas être un mythe, si nous la voulons réellement, et voulons qu'elle donne les résultats désirés par nous, il faudra penser, lorsqu'elle se produira, à user le plus économiquement possible des produits hérités de la bourgeoisie et à organiser immédiatement le travail pour porter la produc-tion à la hauteur des nouveaux besoins.

Au tond, saut erreur, la raison pour laquelle d'aucuns repoussent mes observations sur la nécessité, au jour de la grève générale expropriatrice, de proscrire comme moyens de lutte l'abandon des étables, le refus de faire les semailles ou la récolte, ou d'autres actes susceptibles de compromettre l'alimentation du peuple, c'est qu'ils craignent que la prise en considération de ces observations paralyse les travailleurs des champs dans les luttes transitoires qu'ils entreprennent, en leur enlevant, dans l'intérêt d'une hypothétique insurrection tuture, les meilleures armes dont ils disposent à présent pour atteindre le patronat.

Et s'il en était ainsi, je serais vraiment navré d'avoir émis ces objections, car je ne voudrais à aucun prix, avec la peur du lendemain, étoufter les ardeurs d'aujourd'hui.

Mais il n'en est point ainsi.

Dans une grève générale limitée à une ré-gion relativement petite et faite pour des améliorations partielles, les meilleurs moyens sont ceux qui portent le plus grave préjudice aux patrons et peuvent plus rapidement les contraindre à céder. C'est à ceux de l'endroit, à ceux qui sont engagés directement dans la lutte, à juger de la meilleure tactique à employer dans la circonstance sans se préoccuper d'autre chose.

Mais si le mouvement s'étend et en s'étendant change de caractère et donne l'espoir d'aboutir à l'insurrection, de nouveaux éléments entrent en jeu et parmi ceux-ci, en premier lieu la nécessité de ne pas compro-

mettre les approvisionnements.

Je comprends que des travailleurs puissent, dans la lutte contre un patron ou un syndicat de patrons, arracher les vignes, tuer le bétail ou incendier la moisson mûre dans une parcelle de terrain; mais conseiller, dans un mouvement général, la destruction en grand des récoltes et le massacre du bétail serait sûrement une impardonnable folie.

Il ne s'agit pas ,comme on pourrait le prétendre, de ne pas se refuser à ensemencer la terre, à récolter ses produits, à soigner le bétail, uniquement parce que si la grève générale devait se muer en insurrection, nous n'aurions plus de vivres du fait de la récolte non obtenue. Il s'agit de ne pas adopter, pour la grève générale, une tactique qui ne saurait convenir qu'aux grèves ordinaires

Evidemment, il n'est pas possible de prévoir les diverses circonstances qui peuvent se produire et les façons variées pour arriver à l'in-surrection. Mais il est utile, nécessaire ,d'examiner à l'avance les divers problèmes à ré-

Etudions les modes de destruction - et je suis le premier à déplorer que ces études aient été négligées.

Mais étudions aussi le moyen de conserver ce qu'il serait préjudiciable de détruire. Errico MALATESTA.

Nous aussi avons soif

La discussion qui s'est engagée au sujet du livre d'Anatole France n'est pas demeurée cir-conscrite dans les colonnes du journal. Elle a été l'occasion aussi de débats passionnés entre camarades. C'est ce qui me décide à y revenir à mon tour. W. a vu nettement ce qui froisse beaucoup de camarades quand on met en doute la valeur d'un livre de France. It s'agit bien entendu de valeur historique, de compréhension des faits et non pas de valeur littéraire. Ne serait-ce pas cette confusion des termes qui fait bouillir tant de camarades qui ont pris France comme guide, ainsi que le fait entendre W.? Si nous en exceptons les livres de science ou de philosophie, la littérature purement anarchiste est pauvre. Nous n'avons pas pour ainsi dire de littérature ar-tistique. Toute notre littérature est écrits de propagande, opuscules destinés à éclairer cer-tains côtés de l'action anarchiste, à combattre de vieux préjugés qui demeurent et qui demeureront tant que la société qui les a établis n'aura pas été secouée, fouillée par la tour-mente révolutionnaire. Dans ce domaine nous sommes excessivement riches.

Faute de littérature bien à nous et pouvant satisfaire nos besoins artistiques, nous sommes allés les uns comme les autres aux littérateurs qui nous paraissaient le plus près de

nous. Anatole France, dans son genre, flattait la manie de critique que possèdent à un haut degré les anarchistes et beaucoup de ses lecteurs s'en sont saturés à tel point qu'ils en ont perdu - cela paraît paradoxal sens critique. Nous nous sommes abreuvés à d'autres sources encore sans plus de discernement, un peu comme les naïfs gobant certaines périodes des discours de nos politiciens socialisants. Mais restons-en à Anatole-France

puisque si bien c'est lui qui est en jeu. Le camarade W. parle du «verbalisme eftroyablement réactionnaire » d'Anatole France. Ce n'est pas tant son verbalisme que je trouve réactionnaire, car en tant que critique, il y a dans son œuvre des aperçus qui ne peuvent être taxés comme tels, mais c'est le fond même de sa personne qui revient à la surface de ses écrits et qui découvre chez lui ses instincts d'aristocrate et de réactionnaire. Ils durent taire une drôle de tête les camarades allant je ne sais plus à quel propos - quémander son appui et qui reçurent cette réponse: « Mais je ne suis pas des vôtres!» équivalant à celle de Clemenceau: « Nous ne sommes pas du même côté de la barricade!» Ils furent désappointés sans doute car ils s'étaient habitués, comme beaucoup d'entre nos camarades, à le considérer comme un transfuge de la bourgeoisie.

Son scepticisme, semble--til, devrait le gar-der de toute affirmation, mais quand il s'agit de la société et des privilèges qu'elle défend, il ne craint pas d'être affirmatit jusqu'au fatalisme.

Ouvrons son Jardin d'Epicure:

Tel est le sort, en effet, de l'immense majorité des femmes. L'existence est dure pour elles comme pour l'homme. Et si l'on recherche aujourd'hui pourquoi elle est si penible, on recon-naît qu'il n'en peut être autrement sur une planête où les choses indispensables à la vie sont rares, d'une production difficile ou d'une ex-traction laborieuse. Des causes si profondes et qui dépendent de la figure même de la terre, de sa constitution, de sa flore et de sa faune, sont malheureusement durables et nécessaires. Le travail, avec quelque équité qu'on le puisse répartir, pèsera toujours sur la plupart des hommes et sur la plupart des femmes et peu d'entre elles auront le loisir de développer leur beauté et leur intelligence dans des conditions esthétiques. La faute en est à la nature. »

Comme tout cela est faux et peu en rapport avec l'immense progrès industriel accompli et avec une plus grande satisfaction des besoitis arrêtée seulement par des conditions sociales appelées à changer. Son sens critique est singulièrement atténué et il ne trouve plus un mot à dire. C'est la condamnation de toute action sociale, et celle du présent comme celle du passé. Heureusement, il y a un couplet sur la souffrance qui vient mettre un baume sur tout ce qu'il peut y avoir de définitif dans une telle négation de tout changement dans les conditions de la vie:

« La souffrance! quelle divine méconnue! Nous lui devons toutce qu'il y a de bon en nous, tout ce qui donne du prix à la vie; nous lui devons la pitié, nous lui devons le courage, nous lui devons toutes les vertus. »

Sans doute le philosophe veut-il nous parler de la souffrance des riches, qui les arrache à leurs plaisirs et les fait regarder au dedans d'eux-mêmes et voir d'un autre œil les êtres et les choses. Ce ne peut être celle des pauvres, car chez eux la souffrance étant de tous les instants, elle ne peut les transformer même quand, aux souffrances dues à leur infériorité sociale, viennent s'ajouter les souffrances dont tout être humain peut s'attendre à être accablé. Les pauvres n'ont pas le loisir de se faire de cette divine méconnue un moven intellectuel de jouissance; elle est chez eux trop physique

pour se payer de tels subterfuges. Mais, bon sang, le philosophe ne pensait guère à eux en écrivant cette pensée morale dont se sont délectés les moralistes attachés à l'abrutissement des esprits.

Voici un autre aphorisme de même farine:

« C'est la force et la bonté des religions d'enseigner à l'homme sa raison d'être et ses fins dernières. Quand on a repoussé les dogmes de la théologie morale, comme nous l'avons fait presque tous en cet âge de science et de liberté intellectuelle, il ne reste plus aucun moyen de savoir pourquoi on est sur ce monde et ce qu'on y est venu faire... Mais dans un monde où toute illumination de la foi est éteinte, le mal et la douleur perdent jusqu'à leur signification et n'apparaissent plus que comme des plaisanteries odieuses et des farces sinistres. »

Je ne vois pas que les religions nous aient expliqué pourquoi on est sur ce monde et ce qu'on y est venu faire, c'est bien ce qui fait qu'on s'est écarté d'elles d'autant plus qu'elles ont donné au mal et à la douleur le caractère d'une expiation. C'est donc une grande force de l'individu qu'à mesure qu'il s'éloigne de la religion, il sent davantage le besoin de se rapprocher d'autres hommes pour combattre le mai et la douleur. Mais ne voit-on pas dans cette philosophie du renoncement une brèche par où passeront le réveil des niaiseries spiritualistes et le contre-socialisme des classes nanties?

Le mépris d'Anatole France pour les gens du peuple est patent, surtout dans ses premiers livres. Dans les Désirs de Jean Servien, it y a des épisodes se passant au moment du siège de Paris et de la Commune. On sent dans ces pages le ressentiment du bourgeois parisien blessé dans ses habitudes et dans l'apparition du populaire. Son ironie se donne libre carrière sans souci aucun de vérité approximative. Un vieux poivrot, ex-professeur, est colonel de la Commune; il rencontre son élève Jean Servien, au Luxembourg, et lui tient le langage saugrenu que voici:

« Je suis heureux de voir mon cher disciple, « le fils de mon intelligence, Monsieur Servien, « contemplez cespectacle et ne l'oubliez jamais : « c'est celui d'un peuple libre. »

« c'est celui d'un peuple libre, »
« En effet, les citoyens et les citoyennes marchaient sur les gazons, cueillaient les fleurs des parterres et cassaient les branches des arbres. »

Quel crime, n'est-ce pas? Heureusement que les canons du second siège de Paris allaient mettre un frein à pareille licence! Tous les fédérés sont des ivrognes, le vin coule à flot, les barriques sont défoncées. Pour finir, ce soli tableau:

« Elle avait traversé la bataille, cette fille! elle avait bu à même les tonneaux défoncés et dormi sur le dos, pêle-mêle avec les hommes, au milieu de la place publique rougie par l'incendie. On ne faisait que tuer autour d'elle et on n'avait encore tué personne pour elle. Elle voulait qu'on lui fusiliât quelqu'un à la fin! »

Enfin elle a sa victime et lui danse sur le ventre. Je vous fais grâce d'autres inepties.

Par ces citations, j'ai voulu mettre les camarades en garde contre l'engouement qu'on a eu pour Anatole France et justifier la critique qu'a taite ici même le camarade W. des Dieux ont soif. On ne viendra pas me dire qu'écartées de leur contexte ces phrases, ces aphorismes, ces tableaux menteurs et de parti-pris ne prouvent pas grand'chose. D'abord que les camarades vérifient et ils verront que ces citations ne sont aucunement faussées par l'absence de leur contexte; ils constateront au contraire que celui-ci confirme pleinement en l'accentuant même le thème des dites citations. Il faut discerner où sont nos véritables amis.

Dans les Dieux ont soif, Anatole France s'est immédiatement placé sur un terrain facile, celui de l'exposition de menus faits qui par leur répétition, leur encadrement autour d'actes d'une portée plus haute faussent ceux-ci et en ettacent l'inéluctable nécessité. J'ai relu les Dieux ont soif et le mot de bloc qui a été critiqué par le camarade R. me paraît amplement justifié et à sa place. L'affabulation de France ne suffit pas pour que le lecteur ne sente pas le besoin de briser les barrières conventionnelles du roman. A quel éparpillement n'irionsnous pas si nous voulions faire un tri dans les actes de la Révolution, des gens du peuple comme des bourgeois? Mais on retrouve même dans le roman — et c'est une

justice à rendre à son auteur - un peu de l'atmosphère dans laquelle vivaient les révo-lutionnaires. L'ennemi était aux portes du pays, les émigrés s'agitaient, les financiers travaillaient au retour de l'ancien régime, la trahison faisait rage parmi les généraux com-mençant déjà cette lutte sourde pour attirer la gloire sur leur personne exclusivement, la suspicion était partout, rendue plus facile encore par le désintéressement d'une partie du peuple à la révolution. Je vous le demande, était-ce seulement les membres des tribunaux qui demeuraient anxieux en face d'une pareille situation ou bien tous les révolutionnaires qui, voyant les eftorts perdus, tout ce travail immense d'un peuple nouveau sacrifié, se hérissaient pour refouler la vague de réaction qu'ils sentaient venir? Toute cette emphase dont on tait le langage ordinaire des révolutionnaires et dont ne nous dispense point France me paraît outrée et peu en situation. Ils étaient devenus trop méfiants pour s'attarder à des discours ampoulés, même si l'époque était déclamatoire par imitation du passé. Dans tous les cas le laconisme des conventionnels votant la mort de Louis XVI s'inscrit en faux contre cette généralisation. Non, ce n'étaient pas seulement les membres du tribunal révolutionnaire qui avaient soif, et soif de sang ne le cachons pas, mais tous ceux qui ne pouvaient concevoir sans frémir un retour à l'ancien régime. Il fallait être dur, violent, fermer son cœur au sentiment, n'envisager que le but à atteindre et ne pas se laisser prendre à toutes les embûches semées sous les pas des révolutionnaires. Il y eut d'innocentes victimes, c'est possible, cela ne pouvait pas ne pas être, mais le peuple tout entier, avait été victime, lui, pendant des siècles; n'est-ce pas à prendre en considération? Lavoisier avait été fermier général et fermiers généraux étaient parmi les profiteurs directs du régime déchu, en contact permanent avec le peuple qu'ils pressuraient; peut-être paya-t-il pour les autres.

Toutes les simagrées sentimentales d'écrivains contre-révolutionnaires qui affectent de ne point se laisser attendrir quand il s'agit des maux présents ne doivent point nous faire oublier qu'ils écrivent pour leur classe et pour désarmer préventivement les victimes de l'ordre social actuel. Une tâche très lourde se présentera un jour à nous ou à ceux qui nous suivront. Il faudra alors ceindre nos reins contre toutes les influences destinées à nous désarmer. N'allons pas plaindre par anticipation les victimes nécessaires de la Révolution qui vient, pensons plutôt à tous ceux qui souftrent sous le poids des privilèges iniques d'une nouvelle classe de rapaces; pensons au gaspillage de vies qu'exige le féodalisme industriel et financier, à l'immense perte de forces jeunes, viriles, puisées au sein du peuple pour de nouvelles conquêtes dont profite le capitalisme, et à toutes les sources de crimes, de spoliation, qui en sont la conséquence. Nous comprendrons mieux alors les sentiments qui animaient les révolutionnaires du passé et nous cesserons

d'être des dilettantes avec Anatole France.

Les dieux ont soif! Que la haine nous donne à nous aussi révolutionnaires, la soif de justice, d'égalité, d'entr'aide, de solidarité qui anima jadis nos pères et qui les poussa à l'action. La haine des maîtres, mais n'est-ce pas la haine sainte, la seule capable de dresser un ordre nouveau contre l'ordre bourgeois tout aussi sanguinaire que l'ordre disparu dans la tourmente révolutionnaire? Le bloc, le bloc, je le salue dans tous ceux qui se révoltent déjà et qui n'acceptent plus de vivre dans la sujétion et dans l'opprobre, même quand ils se trompent, même quand ils font fausse route, parce qu'ils nous donnent quand même des leçons d'énergie dont nous profiterons un jour. O. H.

L'Organisation du Travail

Je crois bien qu'il est peu d'individus susceptibles de s'en faire accroire plus que les anarchistes

Et tandis que je faisais une fois encore en moi-même cette constatation (où j'ai comme les autres une part de responsabilité demi-consciente) je me remémorais cette réflexion d'un littérateur et fin psychologue français : « Il est toujours assez facile de prouver tout ce que l'on veut, surtout quand il ne s'agit que de se convaincre soi-même. »

Evidemment, si c'est une naïveté que de s'en faire accroire, ce défaut a une qualité qui sou-

vent l'accompagne: la générosité d'esprit, le crédit que l'on fait à d'autres sur leurs bonnes intentions. L'essentiel est donc de veiller à ce que la naïveté ne devienne pas sottise par l'excès même de sa générosité; en d'autres termes appliquons-lui le mot de Fourier que je cite à peu près, de mémoire: a Les défauts, ce sont des qualités que l'on ne sait pas utiliser. »

Ceci à propos d'un article de la Voix du Peuple de Lausanne où un de nos bons camarades affirme pour la centième fois que les ouvriers conscients, syndiqués et syndicalistes, apprennent et ne peuvent qu'apprendre au syndicat la pratique de la gestion de la production, qu'ils auront à assurer au lendemain de la reprise des outils et du sol.

Voilà la naïveté.

Elle est généreuse, oui, parce que nous sommes de ceux qui savent toutes les ressources de bonté et de solidarité que peuvent offrir à l'occasion les travailleurs, et aussi quel est le souci de beaucoup d'entre eux de transformation sociale intégrale.

Mais c'est une naïveté dangereuse. Elle relève trop directement de l'influence qu'a sur nous le mouvement syndical quand il est agissant et nous sommes à notre tour, anarchistes, victimes de l'illusion offerte par les bénéfices matériels et moraux de l'effort syndical.

En réalité rien n'est aussi peu certain que cet apprentissage d'organisateur de la production de demain au syndicat. Et voici quelques raisons, uniquement basées sur la constatation de ce qui se passe dans les trois quarts des syndicats.

Les discussions sont prises surtout par des exposés de revendications professionnelles La question corporatiste domine considérablement toutes les autres. Il s'agit d'augmentation de salaires, de diminution d'heures de travail, d'amélioration des conditions de travail, etc.

Toutes choses excellentes, c'est entendu, et dont l'acquisition tend à élever la dignité du producteur, à assurer son bien être et partant sa puissance de défense et d'attaque en regard de l'oppression patronale qui contient et symbolise toutes les oppressions, mais toutes choses qui n'ont à notre sens rien à voir avec l'organisation d'une production intelligente, rationnelle, dont on nous dit depuis tant et tant qu'elle sera celle de la société de demain.

On comprend qu'ici nous ne faisons pas la critique habituelle et un peu superficielle de l'éducation syndicale qui à notre goût u'est jamais assez révolutionnaire.

Nous allons plus loin. Nous disons nettement que rien, ou fort peu de chose, ne prépare l'ouvrier syndiqué intelligent à organiser une production intelligente. Car pour nous, être révolutionnaire clairvoyant et tenace n'implique pas forcément que l'on soit praticien, pénétré d'une technique garantissant le bon rendement d'un effort au service d'une volonté.

On semble désirer toujours des gérants, des administrateurs; on ne voit pas assez qu'il faut des ouvriers, des hommes vraiment dignes de ce nom.

L'éducation syndicaliste révolutionnaire peut faire du travailleur un révolté conscient, mais croit-on pouvoir affirmer qu'elle en fait un producteur averti, averti des choses de sa profession et soucieux d'un travail parfait, dont le détail ne cédera rien à l'ensemble et formera un tout harmonieux?

Personne n'oserait le dire. On sait trop bien à quel point les professions se disqualifient aujourd hui, grâce à mille choses, dont au premier rang les exigences impérieuses de la production capitaliste, laquelle a magistralement organisé le sabotage de la main d'œuvre et prostitué l'esprit fécond de l'ouvrier.

En un mot, point d'ouvriers, plus d'ouvriers. Partout des demi-ouvriers, des apprentis adultes, ou des adultes apprentis, comme l'on voudra.

N'en est-ce point une preuve, cette question de la crise de l'apprentissage qui préoccupa (passagèrement) et préoccupe encore certains militants ouvriers effrayés de la dégénérescence croissante de la main d'œuvre?

C'est profondément, c'est en son détail que le

C'est protondement, c'est en so travail est indigne, déshonorant.

Allez donc demander à un ouvrier d'aujourd'hui de produire le chef-d'œuvre exigé autrefois pour mériter le titre de « compagnon! »

C'est quotidiennement que je rencontre dans l'atelier — et combien d'autres avec moi! — des ouvriers parfaitement incapables, routiniers, privés de goût, dégoûtés par cela même de leur travail et, qu'on y prenne garde, livrés grâce à cette incapacité professionnelle à la merci des

Que croit-on pouvoir attendre d'un peuple de travailleurs ayant perdu le culte du travail qui ennoblit et sauvegarde l'humanité forte de demain?

Faisons des révolutionnaires, certes, mais re-

saisons des ouvriers.

Et puisque le capitalisme nous impose à l'atelier et au chantier ses façons malfaisantes de production, pour le seul bénéfice d'une spéculation méprisable, efforçons-nous entre nous, au syndicat, d'envisager le Travail en soi, le Travail pour le Travail, dont la connaissance et la pratique pourront, appuyant nos conceptions fédéralistes et communistes, nous permettre de prétendre à l'organisation de la produc-

Les maîtres chanteurs du Centralisme

Tous les parasites du mouvement ouvrier sont turieux. Une bonne affaire, qui leur aurait permis de caser un autre Nicolet ou Viret aspirant à vivre des cotisations syndicales, leur a échappé, tout au moins momentanément, car un intérêt et une fonction identiques, c'est-àdire l'assujétissement et l'exploitation du monde du travail, laissant toujours craindre que permanents et capitalistes arrivent à s'en-

Nous avons parlé en son temps de l'affaire Burrus, que nous avons eu le tort de ne pas porter devant l'opinion publique par voie de manifestes et dans des réunions contradictoires. Mais cette fois-ci nous sommes bien décidés à le faire, surtout au lendemain des protestations élevées au Conseil National en faveur de la liberté d'association.

Une poignée d'individus, qui n'ont jamais été ouvriers ou l'ont été pour une très courte période, prétendent avoir le monopole de l'organisation ouvrière et défendre à tout salarié ne voulant pas reconnaître leur autorité et leur payer un tribut, le droit de travailler. Que les ouvriers eux-mêmes fassent pression sur leurs collègues pour les empêcher de travailler au-dessous de certaines conditions d'horaire et de salaire, rien de plus légitime; que l'on boycotte les produits des maisons détendant à leurs ouvriers de s'organiser, nous serons les premiers à le faire, mais asso-cier de force des individus en les menaçant de la guillotine sèche sous prétexte de les émanciper, voilà une énormité que nous ne tolérerons pas et contre laquelle nous lutterons de toutes nos forces.

Or, cela a été fait. M. Burrus a été boycotté presque uniquement pour l'amener à forcer ses ouvriers à faire partie de la Féderation de l'alimentation. Il n'avait pas opposé une fin de non recevoir aux améliorations qui lui étaient demandées, et avait même fait afficher dans ses ateliers les lettres invitant son personnel à s'organiser. Mais celui-ci n'en voulait rien savoir. Alors nos permanents voulant à tout prix dominer et surtout s'assurer des cotisations, prétendirent jésuitiquement que des personnes influentes dans l'atelier déconseillaient cette organisation et que lui, le patron, devait intervenir, non seulement pour la conseiller, mais pour congédier tout ouvrier qui ne voudrait pas s'y soumettre. Et après cela certaines fripouilles osent nous accuser d'alliances honteuses!

M. Burrus eut alors une entrevue avec Viret et Ryser, dont il se montra enchanté! Comme bien l'on pense, il n'y fut nullement question de l'utte de classes, mais de régulariser et d'assurer une bonne exploitation patronale. Tant et si bien que le maître de Boncourt déclara accepter la convention qui lui était pro-posée, et pour se justifier vis-à-vis de ses ouvriers de l'obligation révoltante qu'il leur imposait, il oftrit de payer lui-même les cotisations à la Fédération de l'Alimentation.

Peut-on imaginer une plus cynique canail-lerie que celle consistant à crier: « Travailleurs, boycottez la maison Burrus qui viole la liberté d'association!» alors qu'en réalité c'était surtout pour l'obliger à syndiquer par force ses ouvriers que le boycott était prononcé?

Lorsque les représentants de nos centralistes au Conseil National se sont levés pour réclamer la liberté d'association, quelle cinglante réponse le député le plus clérical, moyennâgeux, réactionnaire, n'aurait-il pu leur faire!

Car, enfin, liberté ne signifie pas obligation, et elle est aussi bien violée par une fédération patronale défendant à ses membres d'employer des syndiqués que par une fédération de permanents exigeant que les seuls ouvriers entretenant leur parasitisme soient admis à tra-

Ce qui avait si bien réussi à M. Viret à Boncourt, il tenta de le renouveler à Vevey, avec les ouvrières de la fabrique Ormond. Celles-ci ont formé depuis 1895 un syndicat, qui à l'injonction d'avoir à entrer dans la Fédération Viret-Nicolet répondit vouloir garder son indépendance. Le Syndicat Viret -- comme le Grutléen lui-même le nomme avec raison, puisque dans ce syndicat Viret seul comptait fut alors tondé. En admettant même qu'il ait groupé (et nous nous permettons d'en douter) 250 ouvrières sur 830, c'est toujours au nom d'une minorité que Viret demandait que tout le personnel fût obligé de faire partie de la Fédération, autrement dit, d'avoir à payer une dizaine de mille francs de cotisations. Les services de certains défenseurs du prolétariat coûtent vraiment trop cher. Ni dans sa lettre à la presse lausannoise ni dans son article du Grutléen M. le conseiller communal Viret ne souffle mot de cette obligation.
Les ouvrières de Vevey ont eu à lutter d'une

part pour sauvegarder leur liberté d'association, de l'autre pour améliorer leur situation. Je sais que personnellement, après avoir appartenu pendant vingt-six ans à la Fédération des typographes, y avoir payé de hautes cotisations, rempli des charges, participé à des grèves et boycotts, j'ai dû en sortir parce qu'elle avait nettement modifié son but. Et je n'admettrais pas qu'on me forçât à y rentrer. Pourtant je pourrais espérer y exercer une certaine influence, alors que les ouvrières de la Fédération Nicolet ne pourraient que s'attendre à être bafouées ou insultées à la moin-

dre observation ou protestation.
Alliances honteuses! vont répéter tous les organes corporatifs et soi-disant socialistes.

Les ouvriers de Genève qui ont vu Nicolet et consorts inviter les ouvriers à voter tous, sans abstention, pour M. Ody, l'un des ennemis les plus déclarés de toute organisation syndicale, l'homme qui n'a jamais voulu respecter aucun tarif, et chef du parti clérical, pourront

Dans sa lettre à la presse lausannoise, M. Viret laisse percer le bout de l'oreille, et se donne en somme comme l'homme d'ordre bourgeois opposé au désordre anarchiste. Il rappelle entre autre le boycott de la Tribune, qu'il nous accuse, à faux d'ailleurs, d'avoir voulu continuer contre la Fédération des typographes, alors que nous avons simplement insisté pour poser comme condition à l'acceptation de la convention professionnelle, la dissolution du cartel entre les trois journaux de Genève. C'était tout de même une énormité pour notre Syndicat que de discuter un tarif avec des patrons se réservant de n'employer aucun syndiqué. Mais, au fait, notre honte est-elle de nous montrer trop conciliants ou trop intransigeants avec le patronat?

Maintenant, nous le répétons, que Messieurs les fonctionnaires syndicaux ou leurs amis viennent dénoncer dans des réunions publiques et contradictoires nos prétendues alliances! Voyons, l'occasion est belle pour nous con-

fondre. Allez-y!

Après avoir demandé au patronat d'être votre rabatteur, de grouper de force pour son compte et pour le vôtre les salariés, de vous associer en somme purement et simplement à son exploitation; après avoir cherché à conclure en qualité de concurrents et nullement d'ennemis un contrat garantissant un prélève-ment réciproque sur le gain des ouvriers, vous pourrez nous parler de lutte de classes!

Allez-y donc! L. B.

Entre nous

Il semble vraiment que dans les milieux socialistes, syndicalistes et anarchistes on manque davantage de jugeotte qu'il y a quelques années. Je suis toujours étonné de toutes les vessies que des gens qui croient avoir l'esprit critique prennent pour des lanternes. Il suffit qu'un individu fasse de l'originalité à tout prix pour qu'immédiatement on le prenne au sérieux; peu importe que cette originalité sente la pire équivoque, du moment que ca sort du tout au tout de l'ordinaire il faut marcher. Ça prouve une absence effrayante de principes, la plupart du temps.

Tenez, il paraît à nouveau un journal intitulé Terre Libre, et qui fait un abattage féroce de la République et des fonctionnaires syndicaux. C'est très bien, dira-t-on, d'attaquer la bourgeoisie radicale et capitaliste, de même que les dirigeants de métier de la classe ouvrière. Plus de radicaux, plus de fonctionnaires. Oui, c'est très bien, et ici, au Réveil, nous avons toujours combattu le mensonge démocratique comme la bureaucratie syndicale, mais pour affirmer en face de ces procédés bourgeois, le communisme anarchiste et le fédéralisme ouvrier. Rien de pareil à Terre Libre. Et on sent au contraire qu'on y ménage étrangement l'Eglise et le royalisme.

De bons bougres applaudiront donc aux coups de boutoir qu'on flanque aux républicains, aux francs-maçons, aux fonctionnaires de la C. G.T., mais ils ne se doutent pas que ce n'est pas là une critique venant de notre classe, une lutte menée par de nos camarades; ils ignorent ce qu'il y a de louche là derrière. Et pourtant ce

n'est pas difficile à apercevoir.

Jamais un mot contre les cléricaux, jamais une attaque contre cette atroce exploitation de l'intelligence humaine qui est la religion. Jamais un mot, non plus contre les camelots du roy, jamais une attaque contre cette monstruosité d'un régime monarchique où tout le monde est sous la domination d'un homme. Bien plus, vous trouverez dans Terre Libre, qui se présente commo un journal anarchiste, de délicates allusions à la réaction qu'on veut rendre sympathique. C'est dans le numéro 2, par exemple, une critique du gouvernement qui ne fera rien contre la « main-d'œuvre étrangère » - voyez nationalisme. C'est, à la page suivante, un appel aux anarchistes, qui, pour ne pas être confondus avec les francs-maçons anarchisants, feront bien de renoncer au nom d'anarchistes. C'est, en dernière page, une liste d'ouvrages recommandés où sont glissés plusieurs ouvrages royalistes, entre autres les Illusions du progrès, de Sorel, pamphlet effroyablement réactionnaire.

Prendre tout ça pour de la critique anarchiste, ah non, merci bien. Nous ne tenons pas à faire le jeu des gens de l'Action française. Et, à tout prendre, le nationalisme, le cléricalisme, la monarchie nous dégoûtent bien plus que la République - la chose publique - si misérable qu'elle soit. Il ne sutfit pas d'être contre les fonctionnaires permanents du syndicelisme pour nous faire plaisir. Nous voulons avoir la garantie que la disparition de ceux-ci ne nous vaudra pas l'apparition des ronds de cuir 10yalistes et calotins. Les anarchistes ne sauraient accepter qu'on ménage les pires tenants du despotisme sous prétexte qu'ils sont dans l'opposition. Pour nous. tous les improductifs tous les défenseurs du trône et de l'autel, tous les dirigeants, présents ou aspirants-gouvernabts sont des ennemis que nous combattrons sans distinction.

Sous ce rapport, tout particulièrement, les anarchistes ont à exiger que les organes qui s'intitulent révolutionnaires soient francs et clairs.

L'émotion qu'a soulevée, chez les syndicalistes groupés autour de la Vie ouvrière, l'entrefilet du Réveil sur le député antiparlementaire De Ambris, me semble dénoter un gros désarroi de principe également. Notre camarade Bertoni avait appelé équivoque la conduite d'un syndicaliste révolutionnaire (opposant constan ment l'organisation libre du travail à la structure étatiste de la société actuelle) acceptant tout d'un coup d'être envoyé à la Chambre, tout en déclarant qu'il n'irait pas sièger. Pourtant il y a là une équivoque par définition même, et au lieu de reconnaître que c'est vrai, on se fâche et on yout nous laire croire que dans certains cas être député antiparlementaire c'est logique. Singulière prétention au raisonnement.

On invoque, il est vrai, le fait que si De Ambris est élu député, ça lui permet de rentrer en Italie et d'y faire de la propagande révolutionnaire. Mais De Ambris a dû accepter de prêter serment de fidélité au roi pour pouvoir bénéficier de son sauf-conduit, deuxième équivoque dont ne se formalisent nullement les syndicalistes révolutionnaires de la Vie ouvrière. Bien au contraire, on accuse de «saleté» celui qui trouve que tout de même ce n'est pas le summum de la clarté pour un antiétatiste par définition, comme l'est un syndicaliste, que de se faire agreer par l'Etat pour éviter l'exil. Au lieu de se taire et de reconnaître qu'on fait là une grosse entorse aux principes élémentaires du syndicalisme qu'on défend, on crâne, on rage et on veut à tout prix que les anarchistes du Réveil soient vraiment des gens stupides et malpropres. Pour mon compte, je trouve navrant que la Vie ouvrière n'ait pas traité, elle, d'équivoque l'élection du militant syndicaliste de Parme. Il v a là un relachement de principes qui, malgré toutes les explications données, est un bien mauvais symtôme. Et tout relachement de principes est toujours déplorable.

Les syndicalistes français, avec l'aide de beaucoup de camarades anarchistes, ont réussi depuis près de trois ans à maintenir tant bien que mal un quotidien, La Bataille syndicaliste. Malgré que ce journal n'ait jamais bien pu être mis au point, malgré qu'il ait été beaucoup trop sous l'influence directe des fonctionnaires de la C. G. T., malgré qu'il ait commis quelques erreurs, même une très grosse dernièrement, en relatant presque avec sympathie les efforts d'organisation des douaniers, malgré bien des défauts, la Bataille syndicaliste donnait cependant une interprétation plutôt économique des faits. Et en face de tous les journaux qui jugent tout au point de vue du gouvernement, de l'Eglise, de la royauté, de l'empire, de la banque ou de la politique tout simplement, il était bon, nécessaire que la note ouvrière fût donnée, si pauvrement qu'elle ait été donnée.

Je le répète, de grandes critiques sont à faire. Mais si l'on veut s'en mêler, quand on est anarchiste, il me semble que ce doit être pour aider, conseiller, améliorer l'organe. S'attaquer aux journaux qui font une mauvaise besogne - et il y en a - est excellent. Le choix ne manque pas. Il y a là un travail de salubrité publique qui attend depuis longtemps les révolutionnaires. Mais si l'on délaisse le Matin, le Journal, l'Echo de Paris et tous les quotidiens, y compris l'ultra politicienne Humanité, pour ne s'en prendre qu'au seul journal qui ne fait pas de politique, ni de cléricalisme, ni de nationalisme, ni de combinaisons financières, alors il y a lieu de se demander à bon droit pourquoi cette unilatéralité d'attitude, pourquoi ce parti-pris, pourquoi cette injustice.

C'est pourtant ce que vient de faire un « groupe d'action » qui attaque grossièrement la Bataille syndicaliste au nom des anarchistes et qui s'est bien gardé de jamais faire pareille campagne contre d'autres feuilles manifestement dégoûtantes. Est-ce gaffe, est-ce équivoque, est-ce nervosité, est-ce manque de jugement?

Toujours est-il que là encore on a perdu pied. On exagère épouvantablement certains faits, pour ignorer des montagnes de faits bien plus patents à côté. Désarroi encore, absence de principes toujours.

Je ne sais pas, mais il me semble bien que nos aînes étaient plus fermes dans leurs convictions, qu'ils avaient un certain fonds de probité intellectuelle qui les engageait à juger des événements surtout par eux-mêmes et dans leur ensemble. Aujourd'hui, on détache les actions de leurs contingences, on veut en discuter pour elles-mêmes, sur elles-mêmes; on se laisse distraire par celui qui détonne le plus : Hervé, Libertad, Janvion, De Ambris, c'est la pétaudière.

Et pourtant notre conception socialiste et anarchiste n'est pas si difficile à comprendre et à défendre. Avec le peuple pour l'égalité économique, avec les ouvriers œuvrant pour l'organisation libre du travail, notre idéal et notre volonté peuvent se résumer, comme l'a très bien fait Kropotkine, ainsi:

a 10 Affranchissement pour le producteur du joug du capital. Production en commun et consommation libre de tous les produits du travail commun.

« 2º Affranchissement pour le citoyen du joug gouvernemental. Libre développement dans les groupes et des groupes dans les fédérations. Organisation libre, du simple au composé, selon les besoins et les tendances mutuelles.

de la morale religieuse. Morale libre sans obligation ni sanction, se développant de la vie même des sociétés et passant à l'état d'habitude».

J. W.

Notes en marge

Statistique douloureuse.

Dans les bassins houillers aux Etats-Unis d'Amérique, il y avait en : 1910 : 725,000 mineurs produisant 501,596,000

tonnes, 1911: 728,348 mineurs produisant 496,221,000

tonnes, 1912: 750,000 mineurs produisant 550,000,000 tonnes.

Parmi ces ouvriers, le nombre d'accidents mortels a été

en 1910 de 2840 en 1911 de 2719 en 1912 de 2360

Ces chiffres nous sont fournis par le Bureau gouvernemental des mines (Bureau of Mines), qui évalue en outre le nombre des mineurs estropiés annuellement à tren e mille.

Remarquons encore une fois que si le révolté se trouve frappé, l'homme soumis ne l'est pas moins. Voilà l'enseignement révolutionnaire qu'il ne faut jamais cesser de faire ressortir. Quelques milliers d'hommes donnant leur vie utilement pourraient hâter bien des changements.

L'armée de l'avenir...

L'armée de milices, pronée par les décisions des Congrès internationaux de la social-démocratie, continue à porter ses fruits. Oyez plutôt les faits de cette quinzaine :

Le tribunal militaire de la 4º division siégeant à Aarau a condamné à trois mois de prison et à un an de privation de leurs droits civiques trois soldats qui n'avaient pas obéi à un ordre

de service général.

Le tribunal militaire de la 1¹⁰ division, siégeant à Lausanne sous la présidence du major Albert Maunoir, a condamné pour violation des devoirs du service les nommés Emile Besson, Oscar Bornoz et Ami Bongard chacun à deux mois d'emprisonnement sous déduction de la prison préventive, et à la privation de leurs droits civiques, le premier pour deux ans, les

autres pour un an.
Le tribunal militaire de la 2º division a condamné à dix jours de prison et aux frais le nommé Camille Béguin, appointé de la batterie 8, accusé de fraude dans un exercice de tir; un autre soldat, Georges Grossen, caporal-conducteur de la batterie 9, a été condamné à vingtquatre jours de prison, sous déduction de douze jours de préventive, deux ans de privation des droits civiques et aux frais, pour avoir fait défaut à un cours de répétition et à une inspection d'armes.

Le tribunal a en outre prononcé quatorze jugements par défaut contre les défaillants auxquels il a infligé des peines variant de un à quatre mois d'emprisonnement, avec priyation des droits civiques.

Servir la patrie, c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie... maistout de même le nombre de ceux qui voudraient la laisser servir par d'autres augmente à n'en pas douter. Certains hervéistes prétendront que c'est là une lâcheté, mais comment concevoir la paix sans le refus de se préparer à la guerre?

Krach financier.

La finance est le palladium et la forteresse de la société bourgeoise. Ce n'est pas pour rien que les nouvaux bâtiments destinés à des banques ont des murs, des portes et des blindages formidables. Frappé dans la banque, le régime bourgeois se sent frappé au cœur.

bourgeois se sent frappé au cœur.

Nous en avons un exemple dans le krach actuel des banques tessinoises. La banque atteinte, toute la vie sociale l'est de même! Autant dire que celle ci tourne autour d'une abstraction, car une banque ne produit absolument rien, si ce n'est toutefois des misères et des tragédies.

Dans ces circonstances, les classes dirigeantes si dures pour la moindre faute des humbles finissent par faire montre d'une étrange indulgence pour leurs propres amis voleurs. Et cela se comprend, car entre un banquier honnète et celui qui ne l'est pas, la différence est nulle. Le premier a seulement eu cette chance qui n'a pas souri au second.

Cette fois-ci la volerie, tout au moins celle concernant le Credito Ticinese a été tellement énorme, que même un journal conservateur, Il Corriere del Ticino, organe de M. le juge fédéral Soldati, trouve que «la débâcle financière ne saurait avoir aucune excuse, ayant sa première cause dans l'incapacité, puis dans la malhonnêteté des administrateurs ». Et il ajoute : «Il n'est pas possible de citer un autre cas qui puisse être comparé à celui du Credito Ticinese, dont le Conseil était formé par les hommes les plus en vue du parti conservateur, et qui, pendant vingt ans peut-être a publié de faux bilans, volé les titres reçus en dépôt, ayant recours

pour reculer la faillite à une telle encyclopédie de fraudes et de délits, qui soulèveront la nausée et la répulsion, lorsqu'ils seront entièrement connus.»

Vraiment, que peut-on ajouter à cela? Oui, quelque chose, et c'est que la banque radicale a fait faillite à son tour. Lonservateurs et radicaux se valent devant la spéculation et le culte de l'argent; la seule difference, nous le répétons, c'est que tour à tour les uns sont plus chanceux que les autres.

Le désastre est tellement grand que le Conseil fédéral se voit obligé d'intervenir, peut-être parce qu'il sait que d'autres banques pourraient suivre de près celles tessinoises, si les naifs déposants s'avisaient d'y voir clair.

Et dire que le peuple continue à se laisser diriger, exploiter, condamner par une pareille bande d'aigrefins, dont la morgue est en raison directe de la fripouillerie.

Allons, travailleurs, un solide coup d'épaule et renversons tout cela. Il est temps que le règne corrompu et néfaste de l'argent fasse place au régime seul salutaire et bienfaisant du travail.

Fruits du nationalisme.

Dans son exposé financier à la Chambre, à la fin de l'année dernière, le ministre du trésor italien a avoué que les sommes «assignées jusqu'à présent» à la conquête de la Tripolitaine se montaient à 957 millions, plus 50 millions mis à la disposition du ministère des Colonies. D'autre part, il résulte que les pertes en hommes morts, malades, disparus, estropiés se chiftrent à 60,000 environ. Il est vraiment navrant de penser que cet immense effort a été demandé à tout un peuple pour une œuvre de destruction et de mort. Appliqué en Italie et pour l'Italie elle-même que d'améliorations urgentes n'aurait-on pu réaliser? Mais le nationalis me, grossier mensonge même dans le mot, veut s'affirmer surtout en déhors de la nation.

Et pendant que quelquesimbéciles vont affirmant que l'Italie a conquis son rang dans le fameux concert européen, qu'elle est devenue un facteur de civilisation, etc., les statistiques officielles enregistrent pour l'année 1912 un million d'émigrants, la plupart pour les pays d'outre mer. Ils quittent donc la nation et pour toujours, sauf quelques rares voleurs chanceux qui reviendront peut-être enrichis, se pavaner dans

leur province natale!

Admirable nationalisme tout de même celui qui saigne à blanc la jeunesse la plus capable et la plus vigoureuse et provoque l'exode d'un

million d'habitants!

Fête Pédagogique de l'Ecole Ferrer

La cinquième fête pédagogique de l'école Ferrer aura lieu dimanche 1er février 1914, à neuf heures et demie du matin, au local, rue Madeleine, 16, Lausanne.

L'instituteur Avennier fera avec les élèves une démonstration sur l'enseignement de la langue maternelle. Le camarade Wintsch donnera quelques renseignements sur la santé des enfants de la classe ouvrière. Chants, exposition des travaux d'enfants et des nouveaux

appareils scolaires.

Le même jour, même local, à 2 heures de l'après-midi, Assemblée générale de la société de l'Ecole Ferrer. Des questions de réorganisation de l'Ecole Ferrer, très importantes sont à l'ordre du jour. On discutera entre autres de très près sur les connaissances qu'il importe d'approfondir pour les enfants du pcuple durant leur temps d'école. Nous comptons que les groupes hors de Lausanne enverront des délégués et que tous les membres adhérents seront présents.

La Commission pédagogique.

Souscription pour l'Ecole Ferrer de Lausanne Thalwil, entre camarades 19 — Paris, A. Z. 5 — Marseille, Ch. H. 5 —

SOIRÉE DE LA LIBRE-PENSÉE

Le samedi 31 janvier, à 8 h. ½, la Section littéraire de la Libre-Pensée donnera une soirée littéraire et dansante, salle de la Muse, rue des Savoises. Au programme: La Lutte, drame social en trois actes, de Marcel Saulnier, et Le Client de Monsieur, pièce en un acte. L'Avenir Musical prêtera son concours, ainsi que les élèves du course

L'Avenir Musical prêtera son concours, ainsi que les élèves du cours de morale sociale, qui exécuteront deux chœurs de Sépastien Faure. Nous invitons vivement les camarades à as-

sister à cette soirée de propagande, qui sera suivie d'un bal, et dont le bénéfice est destiné aux colonies de vacances de la Libre-Pensée. Prix d'entrée: 50 centimes.